

ESQUISSES DE MŒURS

UN MONOMANE

Audaces fortuna juvat.

IX



ui, à mes amours ; il n'y a pas que les femmes dans la vie, on se doit aussi un peu à la science. Vous ne comprenez pas cela, vous autres.

Madame Millard lut la lettre ainsi conçue :

MON CHER MILLARD,

Eureka, j'ai trouvé, comme disait Archimède.....

—Ce monsieur, dit Mme Millard, me paraît avoir d'énormes prétentions.

—Monier est dévoué à la science, ça s'explique, lis tous les jours.

.... Dans les ruines de Pompéi, tu sais qu'on a découvert des reliques des temps antiques, des reliques d'un prix inappréciable.....

—Oui, dit M. Millard, j'en ai une de ces reliques. Tu n'as jamais su apprécier le prix de ce trésor, Eulalie. Si c'eût été une dentelle ou autre colifichet, je ne dis pas ; mais continue.

Il m'est arrivé ces jours derniers par le plus heureux hasard, de faire connaissance avec une vieille demoiselle qui m'a montré un vase d'une splendide beauté, qui lui est venu d'un ancien ami de famille, et qui, incontestablement, a été trouvé dans les fouilles de Pompéi. En voyant ce chef-d'œuvre, tout naturellement j'ai pensé à toi et je me suis dit : il faut que mon ami Millard vienne voir lui-même ce précieux bijou et qu'il en fasse l'acquisition. Donc, je t'attends. Nous passerons encore quelques doux moments, de ces délicieuses soirées d'autrefois. Saluts à ta femme et à Eugénie.

CLAUDE MONIER.

—Et vous partez ? dit M^{me} Millard.

—Cette question est oiseuse ; si je pars !

—A la recherche de la toison d'or, ajouta M^{me} Millard en riant avec malice.

—Tu peux railler à loisir. Ces sarcasmes de femme superficielle et ignorante ne sauraient déranger un homme sérieux.

—Et votre absence sera-t-elle longue ?

—Je ne crois pas.

—Et vous partez ?

—Ce soir, sans y manquer

X

De sorte que, coïncidence assez curieuse, M. Millard se trouva sur le même bateau que Maurice ; le premier en recherche d'une vieillerie quelconque, le second avec l'espoir que sa tante favoriserait ses projets.

Tous deux avec la même ardeur dans leurs aspirations.

Sur le vapeur, on se salua comme doivent se saluer des gens de bonne compagnie, sachant vivre.

Dans la grande ville de Montréal, on se perd aisément entre voyageurs.

Maurice alla se loger bien modestement chez sa tante Bérénice Félicité, et M. Millard alla chez son ami Monier.

Pendant le trajet, M. Millard et Maurice avaient échangé quelques paroles insignifiantes, de ces paroles qui ne coûtent pas grand chose, comme si elles étaient les dernières.

Montréal, comme aujourd'hui, ne s'aperçoit guère des étrangers qui le visitent, hormis que ces étrangers aient une réputation quelconque ; il en voit tant !

La chronique locale ne fit donc aucune mention ni du bonhomme ni de Maurice.

Seulement, les oisifs remarquèrent M. Millard lorsqu'il débarqua du vapeur, avec son grand parapluie, qui aurait pu abriter toute la ville, et son col qui lui coupait les oreilles...

M. Millard n'était pas connu comme anti-quaire ; il ne l'a jamais été. Il y a de ces gens destinés à périr dans l'obscurité. Pauvre M. Millard !

XI



M. Millard et Mlle Bérénice Félicité parlant du fameux vase.

M. Millard se disait que la reconnaissance pour les hommes éminents ne se faisait voir que sur leur tombe. Il n'avait pas absolument tort. Seulement, il oubliait une chose : c'est que les hommes éminents sont rares.

M. Millard aurait aimé qu'un certain bruit de réclame se fit fait avant sa mort. Il n'aspirait pas à l'apothéose ; il ne l'osait ; mais une petite auréole civique sur son front ne lui eût pas déplu. Il avait, après tout, les nobles aspirations de tous les grands hommes.

Mon Dieu, il est toujours facile d'avoir cette noble ambition ; la difficulté, elle est énorme, c'est de la mériter.

Mais M. Millard ne se rendait pas compte de ces grands obstacles qu'on rencontre dans la vie. Laissons-le en repos pour le moment et parlons encore un peu de tante Bérénice Félicité. Elle

le mérite, c'était une spécialité dans son genre. Mlle Félicité, nous l'avons déjà dit, vivait bien modestement avec sa fille aimée, Mathurine. Cependant, à certains jours elle réunissait sous son toit quelques amies privilégiées—espèce de conciliabule.—On commençait par entendre la basse-messe. Quand on pouvait en entendre deux, c'était mieux ; on faisait preuve d'une grande ferveur. Toutefois, cette grande et excellente piété n'était pas de stricte obligation.

La conversation commençait à la sortie de l'église ; on ébauchait là le portrait physique et moral des individus des deux sexes et puis, pour achever la toile, on se rendait chez Mlle Bérénice Félicité.

Il y avait là la veuve Sanschagrin, la veuve Bontemps, la bonnefemme Joliceur, le bonhomme Michelin et autres. Assortiment complet.

Quand la tante était dans ses excellentes humeurs, elle offrait d'abord un verre de vin de sa manufacture. Délicieux !

Et puis, la conversation continuait. On ne parlait pas de ses propres affaires, mais de celles du voisin et de la voisine. Et je vous assure que c'était très intéressant.

Simple manière de babiller chez ces commères. Elles n'avaient pas mauvais cœur, mais une bien triste habitude.

XII

Ce cher Maurice tombait dans les bras de sa bonne tante presqu'en débarquant du vapeur.

—Te voilà, enfant prodigue ?

—Oui, ma chère tante et permettez que je vous embrasse avec tout ce que j'ai de tendresse dans le cœur.

—Mais tu as vieilli, Maurice.

—Mon Dieu, l'étude et les inquiétudes.

—Comment, les inquiétudes ? déjà, à ton âge ?

—Mais, ma tante, j'ai vingt-cinq ans.

—C'est vrai, je l'avais oublié ; mais il faut que tu m'expliques tes inquiétudes.

—Je voudrais me marier, ma tante.

—A ton âge, c'est bien naturel et bien permis.

—Et tu viens pour me dire cela !

—Oui, et pour que vous me payiez la corbeille de noces. Vous voyez, ma bonne tante, que je vais au but un peu brusquement.

—Nous causerons de cela tout à l'heure, mais avant parlons de la mariée. Tu m'as un peu négligée, mon petit.

—Ma tante, vous n'avez jamais douté de mon affection, j'espère.

—Non pas ; les circonstances font bien du mal quelquefois. Et le nom de ta fiancée ? Il faut que je la connaisse, avant de lui donner son voile de mariée.

—Le nom n'y fait pas grand chose, mais c'est le caractère de la personne qui pèse le plus dans la balance de nos destinées futures.

—Tu as des idées presque philosophiques, Maurice ; des idées nobles, très souvent inconnues dans le monde. Cependant, quant on se marie, il faut, Maurice, mettre ces idéologies de côté. On doit au moins songer au matériel avant tout. C'est une grande nécessité que le matériel. Tu n'y as pas songé ?

—Ma chère tante, j'y ai tellement songé, à ces besoins matériels de la vie, que je suis venu im-